

LA REPRÉSENTATION DES ÉLITES INTELLECTUELLES DANS LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE HUMANISTE. LES DÉBATS SUR LES TRE CORONE (DANTE, PÉTRARQUE, BOCCACE)

Dans son *Oratio funebris in obitu Leonardi Aretini*¹, Poggio Bracciolini² souligne l'importance d'un texte assez peu étudié mais qui permet de saisir dans toute sa complexité la problématique de la représentation des élites, notamment dans le rapport que cette époque nous invite à établir avec les *exempla* de l'Antiquité, les *Dialoghi ad Petrum Paulum Histrum*³ ou *Dialogues en l'honneur de Pier Paolo Vergerio*⁴ : « <Bruni> publia un dialogue dans lequel il déploie des trésors d'éloquence pour dénigrer, dans le premier livre, des hommes aussi admirables et savants que Dante, Pétrarque et Boccace, leur érudition, leur éloquence et leurs œuvres avant de les réhabiliter dans le second en louant leurs mérites. » Ces dialogues se présentent comme la reconstitution d'un débat en deux parties, organisé entre humanistes florentins durant les fêtes de Pâques de l'année 1401. Pour Coluccio Salutati⁵, il s'agit en quelque sorte de remettre à l'ordre du jour l'exercice médiéval de la *disputatio*. Dès l'introduction, Niccolò Niccoli⁶ expose à son hôte l'impossibilité d'un tel exercice

¹ Leonardo Bruni Aretino, né aux environs de 1370, bénéficia dès son plus jeune âge de la protection de Coluccio Salutati, chancelier de la République de Florence. Il fut l'auteur, entre autres, de la *Laudatio florentinae urbis* rédigée vers 1400-1401 et donc contemporaine des *Dialoghi ad P. P. Histrum*, de l'*Historia Florentini Populi* en 1415 (Cf. édition de J. Hankins, coll. I Tatti, vol. 3, Cambridge, Harvard University Press, 2001), et traduisit en latin de nombreux ouvrages grecs. Il entra à la curie romaine en 1406 au service de Grégoire XIII, puis la quitta en 1414 pour se consacrer à l'historiographie florentine. Il exerça la charge de chancelier de Florence à partir de 1427 et mourut en 1444. *Dizionario Biografico degli Italiani*, XIV, p. 618-633.

² Poggio Bracciolini est un Florentin né en 1380. Il se rendit à Rome en 1403 et ne tarda pas à rejoindre la curie pontificale où il eut pour collègue Flavio Biondo. Il participa au concile de Constance en 1415 et profita de ce voyage pour explorer les bibliothèques d'Allemagne mais aussi de Suisse et de France. Le début de sa carrière se déroula en grande partie à l'étranger d'où il rapporta une abondante récolte de manuscrits. Il regagna Rome durant le pontificat de Martin V pour ne quitter la Curie qu'en 1453, lorsqu'on lui offrit la charge de chancelier de Florence. Il écrivit notamment le *De uarietate Fortunae*, ouvrage commencé en 1431 et achevé en 1448. *Dizionario biografico degli Italiani*, XIII, p. 640-646.

³ L. Bruni, *Dialoghi ad Petrum Paulum Histrum*, a cura di S. U. Baldassarri, Florence, Leo S. Olschki [Studi e Testi XXXV], 1994, dédiés à Pier Paolo Vergerio. Humaniste, homme d'état, juriste, né à Capodistria en 1370, mort à Budapest en juillet 1444 ou 45, Vergerio étudia la rhétorique à Padoue, le droit canon à Florence où il entra en contact avec Coluccio Salutati et suivit les cours de Manuel Chrysoloras. Il fut ensuite le tuteur des princes de Carrare à la cour de Padoue. Il fut secrétaire des papes Innocent VII et Grégoire XII et participa en 1414, comme le Pogge, au concile de Constance. Il est l'auteur d'une *Vita Petrarcae* (éd. Padoue 1701) et du fameux *De ingenuis moribus ac liberalibus studiis* publié à Venise en 1472 qui servira de manuel de pédagogie pratique à de nombreux humanistes du Quattrocento. Cet ouvrage, commenté par Guarino de Vérone, fut diffusé dans tout l'Europe durant les XV^e et XVI^e siècles.

⁴ *Leonardo Bruni Aretini Epistolarum libri VIII*, a cura di L. Mehus, Florence 1741, p. CXXII-CXXIII : « *Deinde summa eloquentia dialogum quendam edidit, in quo cum primo libro uiros praestantissimos doctissimosque Dantem, Franciscum Petrarcham, Johannem Boccacium, eorumque doctrinam, eloquentiam, opera impugnasset, secundo in superioris excusationem ipsorum et uirtus laudata est* ».

⁵ Coluccio Salutati (1331-1406) fut l'un des correspondants de Pétrarque et connut bien Boccace. Philologue, érudit, il devint, après la disparition de Pétrarque, le chef de file du mouvement humaniste. En exerçant pendant trente ans la charge de chancelier de la république de Florence, il révéla les liens qui s'étaient tissés entre humanisme et politique. Il fut l'un des pionniers de la critique textuelle et constitua une importante bibliothèque de classiques latins.

⁶ Niccolò Niccoli (1364-1437) fut le destinataire privilégié des lettres du Pogge. Florentin, il fut lui aussi l'un des grands noms de l'humanisme qu'il employa toute sa vie à faire rayonner à Florence. Grand lecteur, importateur et collectionneur de livres anciens (Ammien Marcellin, Cicéron, Pline), il œuvra beaucoup pour la constitution du fonds de la bibliothèque laurentienne. Il apprit le grec à Florence avec Manuel Chrysoloras et devint un brillant helléniste.

puisque la plupart des sources antiques qui fondaient la belle langue ont disparu et que la scolastique médiévale a généralisé la corruption du latin classique⁷ :

En outre ils ont laissé perdre les ouvrages de Cicéron qu'ils avaient délaissés, alors que la langue de la Muse latine n'a jamais rien engendré de plus beau ni de plus doux. Cela n'a pu se produire qu'en raison d'une profonde ignorance. [Et plus bas] Où sont passés les livres de Varron que seuls des savants pourraient composer dans lesquels l'on découvrirait la logique de la langue latine, la connaissance des choses humaines et divines, toute l'explication des savoirs et toute l'érudition ? Où sont passées les histoires de Tite-Live ? Celles de Salluste ? Les livres de Pline ?

Niccoli brosse même un tableau plutôt désespérant de sa génération : « Nous sommes dépourvus de maîtres, de savoirs et de livres »⁸. C'est alors que Salutati brandit les trois fameux noms des auteurs qui se sont hissés au niveau des illustres Anciens : Dante, Pétrarque, Boccace, élites d'une nouvelle génération indissolublement liée à l'Antiquité mais néanmoins avide de renouvellement.

Pourquoi est-ce à Florence que se développent dès les années 1430 les réflexions sur la littérature en langue vulgaire et les jugements sur ses promoteurs ? Cette question qui semble revêtir un caractère d'urgence cruciale ramène en effet les « intellectuels » de l'époque au moins quinze siècles en arrière puisqu'il s'agit avant tout pour ces savants de restaurer la langue antique comme langue de savoir et de culture et d'en assurer ainsi la promotion. Il faut bien évidemment voir dans ces débats des prémices de réflexion sur la possibilité d'envisager une littérature en langue vulgaire, mais on ne peut séparer cette problématique du contexte historique de l'époque qui vit se cristalliser le conflit entre Florence et Milan : cette dernière, sous la conduite de Gian Galeazzo Visconti, parvint en effet à séduire les alliées de Florence et une bonne partie des cités du Nord de l'Italie⁹. Le chancelier de Milan, Antonio Loschi da Vicenza¹⁰, par la suite ami du Pogge, rédigea une violente *Invective contre les Florentins*¹¹ qui suscita une vive indignation et une réaction immédiate des humanistes florentins qui, pour l'occasion firent taire dissonances et discordances entre humanistes « progressistes » (Bruni, Salutati) et « traditionalistes » (Niccolò Niccoli). D'ailleurs, le célèbre *Éloge de la ville de Florence* de Bruni¹² (1401) répond à la nécessité de rétablir l'honneur de Florence : il couronne trois poètes qui se voient attribuer le statut de héros nationaux. Seul Niccolò Niccoli, fidèle à un classicisme extrémiste qui lui valut de faire ainsi figure de traître, abandonna le champ de bataille en plein affrontement, poursuivant ses occupations de collectionneur et dévalorisant à l'envi les *tre corone*¹³. Sans doute est-ce pour faire œuvre de réconciliation civile et réhabiliter le mouvement humaniste un temps discrédité par les positions radicales de Niccoli, que Bruni entreprit la rédaction des *Dialogues à Pier Paolo Vergerio*

Cf. Vespasiano da Bisticci, *Le Vite degli uomini illustri*, edizione critica con edizione e commento a cura di A. Greco, Firenze, 1970-1976, vol. II, p. 225-240.

⁷ L. Bruni, *Dialoghi* p. 243-44 : « *Ceterum Ciceronis libros quibus nihil pulchrius neque suavius latinae linguae Musae unquam peperere, eos neglectos interire passi sunt, quod sine summa ignorantia evenire non potuit* ».

Infra p. 248 : « *Vbi sunt M. Varronis libri qui vel soli facere possent sapientes, in quibus erat linguae latinae explicatio, rerum humanarum diuinarumque cognitio, omnis sapientiae ratio omnisque doctrina ? Vbi T. Liuii historiae ? Vbi Salustii ? Vbi Plinii ?* ».

⁸ *Ibidem*, p. 249 : « *nos magistris, doctrinis, libris nudati* ».

⁹ L. Bruni, *Le Vite di Dante e del Petrarca*, A. Lanza, Roma, Archivio Guido Izzì, 1987, p. 11.

¹⁰ Antonius Luscus Vicentinus (ca 1370- ca 1445) fut secrétaire puis chancelier de la famille Visconti de 1391 à 1405. Il fut ensuite abrégiateur à la curie pontificale sous Martin V. Éditeur des *Lettres familières* de Cicéron, il étudia Sénèque, Ovide, Saint Augustin et publia plusieurs traités moraux. Il a laissé une vaste correspondance aussi bien érudite que politique. Collaborateur et ami de Francesco Barbaro, il entretenait des rapports amicaux avec Le Pogge et Coluccio Salutati.

¹¹ Cf. D. Moreni, *Inuictina Lini Colucii Salutati reip. Flor. A secretis in Antonium Luschem uicentinum de eadem republica male sententiam. Codex ineditus*, Florentiae, Typis Magherianis, 1826.

¹² H. Baron, *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in humanistic and Political Literature*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1968, p. 217-263.

¹³ Dante, Pétrarque, Boccace sont surnommés « les Trois Couronnes » parce qu'ils ont fait de Florence la cité-phare que l'on sait à la fin du Trecento.

qui se concluent, à la faveur d'une pirouette rhétorique assez stupéfiante, bien glosée par Hans Baron, par la célébration enthousiaste des *Tre corone*. Avant d'aborder le contenu de ces deux dialogues successifs, il convient d'ouvrir une large parenthèse destinée à cerner la notion d'élite à l'âge de l'Humanisme.

TENTATIVES DE DÉFINITION DE LA NOTION D'ÉLITE INTELLECTUELLE AU QUATTROCENTO

La question de la représentation est étroitement liée, à l'âge de l'humanisme, à celle de la biographie, non seulement d'hommes illustres du passé glorieux (les héros de l'Antiquité) mais également, phénomène plus surprenant, à des biographies d'auteurs vivants ou récemment disparus, rédigées par leurs contemporains. Boccace est ainsi l'auteur d'une *Vie de Dante* et d'une *Vie de Pétrarque*. Est-ce la biographie qui fait le héros ou est-ce le grand homme de lettres qui inspire le biographe ? La nécessité qui s'impose aux Florentins de désigner de grandes figures dans le contexte que nous avons décrit rend complexe la réponse à cette question, d'autant que le genre biographique place les hommes du Trecento et du Quattrocento en rivalité avec les héros de l'Antiquité classique.

Que peut bien signifier pour les hommes de cette époque la notion d'élite intellectuelle ? On peut suggérer que l'un de leurs stimulants essentiels est la gloire et que l'imitation des anciens en est le *medium* incontournable. On lit sous la plume de Pétrarque qui a redécouvert le *Pro Archia*¹⁴ : « Nous sommes tous mus par la soif d'éloges et c'est la gloire qui guide tous les hommes de premier plan [...] Le mérite ne recherche aucune autre récompense pour les peines et les périls affrontés que celle de l'éloge et de la gloire ». Comment donc se situer par rapport à un illustre prédécesseur qui a écrit non pas en latin mais dans ce qu'il faut bien appeler une langue qui toutefois n'a pas encore acquis ses titres de noblesse ? Un indice essentiel pour tenter de proposer une réponse réside dans l'image que Pétrarque compte laisser à la postérité¹⁵. Il présente une tentative de justification de son expérience en langue vulgaire aux yeux de la jeunesse, notamment dans la Lettre à Boccace¹⁶. Il écrit ainsi au § 11 : « Je me consacrais alors à ce registre, j'exerçais mon talent en langue vulgaire ; je pensais que rien n'était plus noble et je n'avais pas encore appris à aspirer à des choses plus élevées ». Puis au § 13 : « Mais aujourd'hui, je suis bien éloigné de ces préoccupations ; je m'en suis presque entièrement détourné ».

La prise de distance de Pétrarque par rapport à Dante se justifie par le fait que l'auteur de l'*Africa* et du *Canzoniere* a à cœur, tant en latin qu'en langue vulgaire, d'être « *carus illustribus, vulgo ignotus* »¹⁷. La réserve porte évidemment sur l'*eloquium* choisi par Dante, le vulgaire, réserve théorisée par Boccace dans les *Esposizioni, Accessus*, 19 : « Se in versi latini fosse, non mutato il peso delle parole vulgari », <sarebbe> « più artificioso e più sublime molto, perciò che molto più d'arte e di gravità ha nel parlare latino che nel materno ». De plus, Boccace explique¹⁸ pour quels motifs Dante, bien qu'il fût « in iscienza solennissimo uomo », décida d'abandonner les hexamètres latins, mètre dans lequel il avait commencé son poème, pour s'engager dans la voie plus fructueuse et plus accessible de la langue vulgaire « in istile atto a' moderni sensi ricominciò la sua opera e perseguilla in volgare ». C'est donc la question du projet de Dante qui se pose :

¹⁴ G. Billanovich, « Petrarca e Cicerone », *Miscellanea Giovanni Mercati*, Città del Vaticano 1946, vol. IV, p. 88-106 : « *Trabimur omnes studio laudis et optimus quisque maxime gloria ducitur...Nullam enim virtus aliam mercedem laborum periculorumque desiderat praeter hanc laudis et gloriae* ».

¹⁵ C. Paolazzi, « Petrarca, Boccaccio e il *Trattatello in laude di Danti* », *Studi danteschi*, 53-54, 1982, p. 178.

¹⁶ F. Pétrarque, *Familiars*, XXI, 15, § 11-13 : « *Eidem tunc stilo deditus, vulgari eloquio ingenium exercebam; nichil rebar elegantius necdum altius aspirare didiceram [...] hodie enim ab his curis longe sum et postquam totus inde abii...* »

¹⁷ *Id.*, *Inneccine contra medicum. Testo e volgarizzamento di Ser Domenico Silvestri*, éd. critica a c. di P. G. Ricci, Roma, Storia e letteratura [Storia e letteratura, 32], 1950, lib. IV, p. 93.

¹⁸ G. Boccace, *Trattatello in laude di Dante*, éd. Garzanti, Milan, 1995, §190-192. Cf. C. Paolazzi, « Petrarca, Boccaccio e il *Trattatello in laude di Dante* », p. 187.

comment justifier le renoncement au latin ? Quel public le poète visait-il ? Boccace répond à ces questions dans le *Trattatello*¹⁹ :

Beaucoup de gens, parmi lesquels de très sages, agitent cette question : comment Dante, homme fort versé dans la science, ayant à composer un tel ouvrage et de si haute haleine comme la *Comédie* apparaît, s'est-il décidé à écrire en langage rimé et en idiome florentin, plutôt qu'en vers latins comme les autres poètes l'avaient fait jusque là ? A cette question, on peut répondre ainsi : Dante avait commencé son œuvre par des vers ainsi conçus :

*Vltima regna canam fluido contermina mundo
Spiritus quae lata patent, quae premia soluunt
Pro meritis cuique suis data lege tonantis.*

Mais voyant les études libérales abandonnées, surtout par les princes, auxquelles les œuvres poétiques étaient d'habitude dédiées et qui en étaient d'ordinaire les promoteurs, voyant en outre les œuvres divines de Virgile et celles des autres poètes illustres tombées en discrédit et presque méprisées de tous, estimant qu'il n'en arriverait pas mieux de la sienne, il changea d'avis et prit le parti de la faire conforme, quant à l'apparence extérieure, à l'esprit du jour et laissant de côté le vers latin, il la fit en langage rythmé comme nous la voyons.

D'après J. Bartuschat²⁰, le *Trattatello* doit accomplir le programme esquissé dans le *carmen* intitulé *Ytaliae iam certus honos*²¹ tout en le transcendant, c'est-à-dire faire de Dante à la fois l'héritier des Muses antiques, médiateur de la culture classique, et l'inventeur d'une nouvelle forme poétique en langue vulgaire. Bartuschat présente le *Trattatello* comme la première biographie d'un poète contemporain en langue vulgaire et le premier écrit de défense et de théorie de la poésie en langue vulgaire.

On voit, au terme de ce rapide parcours, que la notion d'élite ne saurait être dissociée de la question de la langue des élites.

LA QUESTION LINGUISTIQUE

Ce que l'on pourrait appeler la crise du vulgaire²² s'explique par le mépris d'une élite intellectuelle à l'égard de ce mode d'expression et par la conviction que le vulgaire n'a aucune chance de devenir langue de culture. Attitude d'autant plus surprenante chez les humanistes florentins qu'ils ne pouvaient ignorer Dante et son rôle de père fondateur d'une littérature en langue vulgaire. Au moment où Bruni compose la *Vie de Dante et de Pétrarque*, le contexte politique est comparable à celui qui a vu naître l'*Éloge de la ville de Florence* et les *Dialogues* puisque Milan, sous la conduite de Filippo Maria Visconti, lance sa deuxième offensive contre Florence qui bénéficie de nouveau de l'indignation d'aussi grands humanistes que Bruni et Poggio Bracciolini.

Pour comprendre le contexte dans lequel prend place cette querelle humaniste sur la langue parlée dans l'Antiquité, il faut la resituer dans le contexte d'un autre débat : c'est la question du bilinguisme ou *diglossia* qui occupe les plus grands esprits du premier Quattrocento puisque dès 1401, Leonardo Bruni, dans ses *Dialogues à Pier Paolo Vergerio* fait apparaître certains des grands thèmes qui vont devenir essentiels pour les humanistes et qui traverseront leurs œuvres. Ces dialogues sont considérés par certains comme la plus drastique expression de la révolte humaniste contre le passé récent et comme le manifeste d'un classicisme intransigeant. Dès la préface, Bruni

¹⁹ Cf. G. Boccace, *Vie de Dante Alighieri, poète florentin*, préface de J. Risset, Marseille, Via Valeriano, Paris, Léo Scheer, 2002, p. 75.

²⁰ J. Bartuschat, *Les « Vies » de Dante, Pétrarque et Boccace en Italie (XIV^e- XV^e siècles). Contribution à l'histoire du genre biographique*, Ravenne, 2007.

²¹ *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, V, 1, éd. V. Branca, Mondadori, 1964.

²² V. Formentin, « La crisi linguistica del Quattrocento », *Storia della letteratura italiana*, diretta da E. Molato, III, *Il Quattrocento*, Roma, 1996, p. 159-210.

déclare vouloir présenter le cadre véridique des disputes qui passionnaient alors les jeunes amis et disciples de Coluccio Salutati et « conserver le plus fidèlement possible le caractère des protagonistes » et, en particulier, de Niccolò Niccoli²³ auquel a été confiée la tâche de s'opposer à toutes les formes de la culture pré-humaniste. Salutati s'efforce d'extraire de la condamnation générale des « modernes » au moins trois sommités, qui, malgré la misère de leur époque, ont réussi à rivaliser avec les anciens, au premier rang desquels Dante. Niccoli rétorque que ni Dante, ni Pétrarque, ni Boccace n'ont jamais employé une *latinitas* pure et sans faute et que jamais dans leurs écrits en prose ou en poésie, il n'est possible de goûter une éloquence ou une élégance semblables à celles d'un Cicéron ou d'un Virgile²⁴. « Pour ma part, je préfère mille fois une seule lettre de Cicéron ou un seul poème de Virgile à tous vos petits traités ! » Il critique également le mauvais latin des lettres de Dante ainsi que l'*Africa* de Pétrarque et formule des jugements négatifs sur Boccace : « De quels Dante(s), de quels Pétrarque(s), de quels Boccace(s) me parles-tu ? Crois-tu que moi, je fonde mon jugement sur les opinions de la foule, de sorte que je loue ou condamne <les auteurs> à l'instar de la foule ? »²⁵.

Dans le premier dialogue entre Coluccio Salutati et Niccolò Niccoli sur Dante, Pétrarque et Boccace²⁶, Salutati reproche à Niccoli de mépriser les trois auteurs florentins et lui demande d'en rendre raison. Niccoli reproche à Dante de ne pas écrire en latin et d'ignorer l'Antiquité. Pétrarque, quant à lui, est accusé d'affirmer ce qu'il ignore (au sujet de l'*Africa*, la montagne a accouché d'une souris ! « *Ex hac tanta professione nonne natus est ridiculus mus* »). Pour lui, aucun des deux poètes n'arrive au niveau de Virgile. Quant à Boccace, il réunit tous ces défauts à la fois. Leur défaut commun à tous est d'avoir été d'une singulière arrogance²⁷. Et dans la conclusion de ce premier dialogue, Niccoli renouvelle sa profession de foi classique d'« amoureux des lettres grecques et latines ».

Étrangement, après les avoir accablés dans le premier dialogue, Niccoli prend leur défense dans le dialogue suivant²⁸, comme si toutes ses critiques n'avaient constitué qu'un exercice rhétorique dans le cadre d'une *disputatio*²⁹ scolaire : il confesse ainsi qu'il nourrit la plus grande admiration pour les trois grands noms à commencer par Pétrarque. Il va même jusqu'à déclarer qu'il pourrait inclure les trois poètes florentins dans le noyau des classiques avec Cicéron et Virgile. Dante³⁰ se voit doté de tous les talents rhétoriques qui ont permis aux plus grands auteurs de s'illustrer : on peut même, sans hésiter, le comparer à Virgile et à Homère (« Ce que Coluccio faisait hier, à savoir mettre Dante au niveau de Virgile et Homère, ne me déplaît pas du tout. Je ne sais en effet ce que l'on peut trouver dans leurs poèmes qui ne soit pas égalé par ce grand poème de notre époque <la Comédie> »). Vient ensuite la réhabilitation de Pétrarque³¹ notamment en raison de son élégance, de sa sagesse et de son érudition (« *formosissimum, sapientissimum, doctissimum* ») : il égale, par ses vers, les plus grands poètes, et par ses écrits en prose, les plus grands orateurs. Quant à Boccace³², son charme, son esprit et son éloquence lui permettent de se distinguer parmi les plus grands auteurs.

²³ Les protagonistes de ces dialogues sont par ailleurs cités par Flavio Biondo qui, dans l'*Italia illustrata* (éd. Froben, 1531, p. 304), évoque d'abord, comme gloires de Florence, Dante, Pétrarque et Giotto, puis Coluccio Salutati et enfin Niccolò Niccoli.

²⁴ L. Bruni, *Dialoghi ad P. P. Istrum*, p. 253 et suivantes : « *Ego mebercule unam Ciceronis epistolam atque unum Vergilii carmen omnibus vestris opusculis longissime antepono* ».

²⁵ *Ibidem* : « *Quos tu mihi Dantes, inquit, commemoras ? Quos Petrarchas ? Quos Boccacios ? An tu putas me vulgi opinionibus iudicare, ut ea probem aut improbem quae ipsa multitudo ?* »

²⁶ *Ibid.*, p. 253-263.

²⁷ *Ibid.*, p. 258 : « *Illud tamen commune eorum vitium est quod singulari arrogantia fuere, nec putauerunt fore quemquam qui de suis rebus iudicare posset* ».

²⁸ *Ibid.*, p. 264-274.

²⁹ *Ibid.*, p. 269 : « *Haec dicebantur ut Coluccius in indignationem commoueretur* ».

³⁰ *Ibid.*, p. 264-269.

³¹ *Ibid.*, p. 270-272.

³² *Ibid.*, p. 273 : « *doctrinam, eloquentiam, leporem, maximeque ingenii praestantiam* ».

Le revirement de Niccoli dans les *Dialoghi* pourrait s'expliquer par un changement de position de Leonardo Bruni lui-même auteur de cette œuvre et finalement personnage central de ces deux textes qui, dans sa jeunesse aurait été assez proche des positions radicalement classiques de Niccoli, pour s'en écarter quelques années plus tard, notamment en raison de la guerre opposant Florence et Milan. Pourtant, non seulement le texte du premier dialogue ne comporte aucune annonce d'un second dialogue, mais plusieurs manuscrits ne contiennent que le premier texte ce qui permet de supposer que le second a été composé quelques années plus tard pour des motifs qu'il faut analyser. C'est la nécessité de constituer ce que Baron appelle l'humanisme civique « umanesimo civile » et de définir la figure de l'humaniste formé aux théories classiques et aux lettres antiques mais également impliqué dans la vie et les luttes politiques. On peut vérifier cette théorie en remarquant qu'à Florence durant tout le Quattrocento, on peut tout à fait être un grand savant et devenir chancelier de la République. Il faut également se souvenir que Florence devait une réparation à ses poètes qu'elle avait brutalement exilés. D'ailleurs, le *Trattatello* de Boccace s'ouvre sur une demande de réhabilitation du poète³³.

En 1436, soit trente cinq ans après les *Dialoghi*, Bruni rédige une *Vie de Dante* et une *Vie de Pétrarque* qui représentent la dernière évolution de sa réflexion critique sur la production des *tre corone*. Dans la *Vie de Dante*, l'admiration de Bruni pour la poésie de cet auteur est liée à une réflexion complexe sur le vulgaire comme langue littéraire et poétique. Bruni est le premier humaniste à affirmer l'égalité stylistique entre le vulgaire et le latin³⁴ : « le fait d'écrire en langage littéraire ou vulgaire n'a rien à voir et n'introduit pas plus de différence que le fait d'écrire en latin ou en grec ». Il explique que le vulgaire, à son époque, a atteint une dignité d'expression qui lui est propre, au point qu'« il apparaît chez Dante et chez certains autres qui s'expriment en langage correct »³⁵. Le *Trattatelo in laude di Dante* de Boccace est sévèrement jugé par Bruni dans sa préface³⁶ pour le manque de scrupule documentaire qui le caractérise et le met donc hors d'état, si l'on se replace dans l'optique de Bruni, de faire de Dante le héros national dont la cité a besoin en ces périodes troublées de luttes anti-viscontiennes.

La *Vie de Pétrarque* le présente non seulement comme l'initiateur de la renaissance de la littérature, mais aussi, comme un pur savant, poète loin de tout intérêt pratique et digne de la plus grande gloire, « plus sage de s'être ménagé une vie studieuse et calme que de s'être engagé dans les luttes de la vie publique ». Même si la préférence de Bruni va à Dante, il reconnaît à Pétrarque le rôle d'initiateur du mouvement humaniste notamment en ce qu'il fut le premier restaurateur du style cicéronien après des siècles de barbarie³⁷. Dans le parallèle entre les deux auteurs³⁸, Bruni proclame la supériorité de Pétrarque, tant dans le domaine du vers que de la prose latine. Il les juge à peu près égaux en langue vulgaire mais par sa seule *Comédie*, Dante l'emporte définitivement sur Pétrarque.

LA QUESTION POLITIQUE DES HÉROS NATIONAUX

Florence vivait un moment politique si tendu et périlleux qu'elle avait besoin de héros nationaux qui, en tant que fondateurs d'une littérature en langue vernaculaire, soient identifiés comme de grandes figures derrière lesquelles se rangent les lettrés et plus généralement la population florentine. C'est cette nécessité qui justifiera la désignation par Boccace de deux héros : dans le domaine de la littérature Pétrarque et dans les arts Giotto. Ce mouvement introduit en même temps une nouvelle définition du patriotisme fondée sur la qualité artistique.

³³ G. Boccace, *Trattatello*, p. 26.

³⁴ L. Bruni, *Le Vite di Dante e del Petrarca*, p. 49: « lo scrivere in istile litterato o vulgare non ha a fare al fatto, ne altra differenza è se non come scrivere in greco od in latino. »

³⁵ *Ibidem*, p. 50.

³⁶ *Ibid.*, p. 29-30.

³⁷ *Ibid.*, p. 57.

³⁸ *Ibid.*, p. 61-65.

Filippo Villani, aux environs de 1380, avait déjà écrit, dans le *De origine ciuitatis Florentinae et eiusdem famosis ciuibus*³⁹, des biographies de ces artistes mais dans un registre très anecdotique, sans analyse véritable de leurs œuvres et dans le cadre d'un projet plus global comme l'indique le titre de son ouvrage.

C'est Giannozzo Manetti⁴⁰ qui, le premier, regroupa les vies des Trois Couronnes de Florence dans les *Vies de Dante, Pétrarque et Boccace*⁴¹. Boccace avait présenté Dante comme un philosophe scolastique, alors que Bruni⁴² l'avait présenté comme un intellectuel politiquement engagé. Manetti choisit de faire la synthèse des deux portraits en rapportant le plus d'anecdotes possible⁴³. S'il utilise des témoignages qui, au Trecento, avaient contribué à créer une aura légendaire autour de Dante, dans la biographie de Boccace⁴⁴, il retrace l'histoire de la redécouverte de la culture grecque entre la fin du Trecento et le début du Quattrocento et dans celle de Pétrarque⁴⁵, il décrit l'épanouissement de la prose latine depuis les lettres de Pétrarque jusqu'au style élevé des humanistes de son époque. Le patriotisme de Manetti culmine avec la célébration de Pétrarque et de Boccace comme les hérauts d'une Renaissance durable de la culture ayant son origine à Florence⁴⁶. Lorsque Manetti⁴⁷ affirme l'incontestable supériorité des trois auteurs sur tous les autres écrivains en langue vulgaire et leur immense popularité auprès du public peu cultivé, on voit bien qu'il tend à rendre leur prestige accessible au plus grand nombre. Et ce n'est sans doute pas par hasard s'il indique que dans le domaine de la littérature latine en revanche, leur faiblesse est incontestable et justifie le peu de considération dont ils jouissent auprès de l'élite cultivée. S'il est nécessaire de rédiger leur éloge, c'est que les trois vies n'ont jamais été regroupées⁴⁸.

Dante est célébré pour avoir défini les caractéristiques d'une langue de communication, compréhensible par tous⁴⁹ : comme les langues se transforment au point de mettre en péril les échanges et la compréhension mutuelle, est apparue la nécessité de créer un moyen de communication invariable dans le temps et dans l'espace, une grammaire, c'est-à-dire une langue « *regulata, inalterabilis locutionis identitas diuersis temporibus atque locis* ». Et il évoque le rôle des « *inuentores grammaticae facultatis* » qui ont inventé des principes logiques de régulation de la langue. Plus intéressant pour la question de la langue vulgaire⁵⁰, Dante a commencé à rédiger la *Divine Comédie* en latin puis, renonçant à la langue savante, il a repris et achevé son travail en langue vulgaire, permettant pour la première fois le développement et l'épanouissement de la poésie en langue vulgaire⁵¹ et le *dolce stil nuovo*⁵². Dante est présenté comme le premier italien à avoir ennobli la littérature en langue vulgaire, ce qui lui vaut d'être comparé à Homère, héraut et génie de la poésie grecque ainsi qu'à Virgile, son équivalent dans le domaine latin. Ce qui, selon Manetti, le distingue particulièrement dans l'histoire de la littérature, c'est sa capacité à élever le sujet à des registres habituellement dévolus à la langue savante, tandis que les poètes qui s'exprimaient avant lui en langue vernaculaire, n'évoquaient habituellement que des bagatelles. Dante est donc un pionnier, c'est l'initiateur d'une révolution stylistique puisque même les plus brillants de ses

³⁹ F. Villani, *De origine ciuitatis Florentinae et eiusdem famosis ciuibus*, éd. G. Tantarli, Padova, 1997.

⁴⁰ Giannozzo Manetti (Florence 1396-Naples 1459) étudia le latin, le grec et l'hébreu avec son ami Vespasiano da Bisticci avant d'entrer dans la carrière politique et diplomatique. En 1440, il rédigea une *Vita Socratis et Senecae* et la même année, les vies de Dante, Pétrarque et Boccace.

⁴¹ *Biographical writings*, ed. & transl. S. U. Baldassari & R. Bagemihl, I Tatti Renaissance library, Harvard-Cambridge, 2003, p. 8-105.

⁴² L. Bruni, *Le Vite di Dante e del Petrarca*, p. 31-52.

⁴³ *Biographical writings*, p. XII-XIII.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 92-94

⁴⁵ *Ibid.*, p. 66-68, § 6-7-8.

⁴⁶ *Ibid.*, Introduction, p. XV.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 4, § 3.

⁴⁸ *Ibid.* p. 6.

⁴⁹ Dante, *De vulgari eloquentia*, I, IX, 2.

⁵⁰ *Biographical writings*, p. 54, § 51.

⁵¹ *Ibidem*, p. 42, §39.

⁵² *Ibid.*, p. 47, § 42.

successeurs (au nombre desquels il faut sans doute placer Pétrarque), lui sont redevables de l'invention d'un style d'une douceur et d'une richesse exceptionnelles. C'est donc à la renaissance de la poésie que l'on assiste avec Dante, puisqu'il a réveillé cet art engourdi depuis neuf cents ans dans un lourd sommeil⁵³.

LA PRÉSENTATION DES ÉLITES COMME AUTANT DE FIGURES ILLUSTRANT LA NOBLESSE DE LA NOUVELLE LANGUE.

Comme on pouvait le prévoir, cette présentation des élites littéraires débouche sur le grand débat qui traverse tout le Quattrocento : c'est en effet la question de la langue qui se pose aux auteurs depuis Dante. *De l'éloquence en langue vulgaire*⁵⁴ fut écrit entre 1303 et 1305, avant la *Divine Comédie*. C'est face à l'existence des dialectes, naturels mais pas universels, et à la grammaire latine, universelle mais artificielle⁵⁵, que Dante poursuit son rêve de restaurer une langue édénique qui soit à la fois naturelle et universelle⁵⁶. Dante semble dire, comme Quintilien⁵⁷, que la langue parlée (le vulgaire contemporain) est plus noble que celle des grammairiens. Dante, tout en affirmant que la seule langue digne d'être respectée est celle qui est pratiquée et non une langue morte fixée par analogie et *a posteriori* par les grammairiens, recherche une langue vivante susceptible de faire référence et de définir le beau style, mais qui ne correspond, d'après son enquête, à aucune langue parlée dans la péninsule italienne à son époque.

De même que Dante définit un vulgaire capable d'unifier les cités, les régions et jusqu'à l'Italie tout entière⁵⁸, Valla dans la préface des *Elegantiae*, un siècle et demi plus tard, envisagera le rôle unificateur de la langue latine. Cette langue maternelle a donc un rôle à jouer, précisément celui qu'a joué le latin dans l'Antiquité : permettre la communication au-delà des multiples frontières de l'époque. Cette question nous place au cœur de la controverse qui oppose à partir de 1435 Biondo à Bruni et, quinze ans plus tard, Poggio à Valla. Il s'agit de répondre à la question : quelle langue parlait-on dans la rue à Rome à l'époque de Cicéron et Térence ? Biondo qui sera suivi par le Pogge considère que l'on parlait le latin de Cicéron avec quelques simplifications morphologiques. Bruni et Valla jugent impossible que l'on ait pu y parler ce latin-là. Au-delà de leur différence d'appréciation, on peut avoir la certitude qu'ils ont lu Dante. Alors que Biondo considère la langue comme une entité qui se construit dans l'espace et dans le temps, Bruni considère le latin comme une langue grammaticale immuable (il sera suivi par Valla environ vingt ans plus tard). Mais que veut dire immuable ? On peut considérer que Dante lui aussi considère le latin comme une langue immuable, mais c'est parce qu'il la pense comme une entité intemporelle, immuable, mais surtout artificielle : c'est une langue qui a été restaurée par les grammairiens. On voit bien que les termes du débat sur la langue qui va occuper presque tout le Quattrocento sont posés dès l'époque de Dante.

Cependant, bien que les plus grands auteurs s'accordent à reconnaître l'importance des textes de Dante sur la question de la langue digne de constituer un corpus littéraire, l'affirmation présente dans nombre de textes humanistes, entre autres chez Boccace (*Généalogie des Dieux*, VI, 53), d'un double rapport poésie latine/public lettré, poésie en langue vulgaire/public d'ignorants est en soit polémique et place Dante sur un plan inférieur à la triade Homère, Virgile, Pétrarque.

Il n'est pas surprenant que, pour cerner la question de la langue, Boccace se soit intéressé aux *Églogues* de Dante dans lesquelles ses échanges avec Giovanni del Virgilio apportent un éclairage

⁵³ *Ibid.*, p. 50, § 47: « *Quippe poeticam, diu antea per noningentos circiter annos uel demortuam uel sopitam, summus hic poeta primum in lucem excitauit, iacentemque ac prostratam ita erexit ut uel ab exilio per eum reuocata uel postliminio reuersa uel e tenebris in lucem excitata fuisse uideatur cum iam pridem tot annos demortua iacuisset* ».

⁵⁴ Dante, *De uulgari eloquentia*, p. 25.

⁵⁵ *Id.*, *Le Banquet*, éd. & trad. Ph. Guiberteau, Paris, Les Belles Lettres, 1968, I, v, 7, p.66 : « Le latin est éternel et incorruptible tandis que le vulgaire est instable et corruptible ».

⁵⁶ *Id.*, *De uulgari eloquentia.*, p. 124.

⁵⁷ Quintilien, *Institution oratoire*, I, vi, 27.

⁵⁸ Dante, *De uulgari eloquentia*, I, chap. 19.

important sur les choix linguistiques et formels du poète florentin et légitimement en quelque sorte son choix du vulgaire. Dans la première églogue, Giovanni del Virgilio adresse ce reproche à Dante : « Tu chantes en vers, certes, mais formés sur l'usage du peuple. Or, l'érudit méprise les langues vulgaires [...] Ne jette plus les perles aux pourceaux comme un prodigue et n'enserme plus les sœurs de Castalie en d'indignes atours »⁵⁹. La réponse bien connue de Dante dissimulé sous les traits du Tityre virgilien qui développe la métaphore de la brebis aux mamelles gonflées de lait, prête à laisser s'écouler des flots de poésie (en langue vulgaire) et pourtant délaissée, aboutit à la troisième *Églogue* dans laquelle Giovanni del Virgilio qualifie Dante de nouveau Virgile⁶⁰.

En conclusion, pour progresser dans ce panorama des textes consacrés aux trois gloires de Florence, on peut se souvenir des passages de l'*Italia illustrata* dans lesquels Biondo livre des notices très succinctes, en quelques lignes ou quelques mots, sur les hommes de lettres du passé et du présent. On note l'extrême concision avec laquelle il évoque les auteurs du Trecento florentin : Pétrarque est très souvent cité, mais il reste impossible de rencontrer une allusion précise à ses œuvres en langue vulgaire ou une appréciation personnelle sur ses œuvres autres que latines. Boccace est caractérisé très brièvement, « *uulgaris potius quam latine eloquentiae fama clarus* »⁶¹. En règle générale, Biondo mentionne plutôt les contemporains qui se sont illustrés en étudiant les classiques de l'Antiquité que ceux qui se sont distingués dans la littérature en langue vulgaire. Lorsqu'il fait de nouveau mention de Pétrarque au livre VI, dans la description de la Romagne, il se montre plutôt sévère à son égard : « Le premier de tous, François Pétrarque, homme de grand talent et d'un zèle encore plus grand, fut le premier à redonner vie à la poésie et à l'éloquence. Pourtant il n'a jamais atteint la fleur de l'éloquence cicéronienne dont sont pourvus de si nombreux hommes de notre époque, comme nous le constatons. Mais ce que nous critiquons en lui, ce n'est pas une absence ou un défaut de génie, mais plutôt le manque de livres... »⁶². Presque un siècle après la mort de Pétrarque, les humanistes de la nouvelle génération reconnaissent son rôle de fondateur, sans s'interdire toutefois de formuler des réserves toujours liées à l'inégalable supériorité des Anciens.

Pour laisser le dernier mot à Pétrarque, citons simplement la lettre de la vieillesse, II 1, 85, adressée par Pétrarque à Boccace qui permet de prendre la mesure du mépris dans lequel le poète tient ceux qui critiquent son style. Il répond notamment à ses détracteurs qui ont sévèrement critiqué le style de ses *Bucoliques*⁶³ : « Mais pour finir, mon ami, attendons que nos détracteurs se décident enfin à dire ou à écrire quelques mots de latin, au lieu de vomir leurs problèmes dans la langue du vulgaire, aux coins des rues, au milieu des bonnes femmes et des fous ».

⁵⁹ Dante, *Œuvres complètes*, Paris, Le Livre de Poche [La Pochotèque], 2002, p. 564.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 567-569.

⁶¹ F. Biondo, *Italia illustrata*, éd. J. A. White, I Tatti, 2005, p. 82.

⁶² *Ibidem*, p.300-302 : « *Primus nero omnium Franciscus Petrarcha, magno uir ingenio maioriq[ue] diligentia, et poesim et eloquentiam excitare coepit. Nec tamen eum attigit Ciceroniana eloquentiae florem quo multos in hoc saeculo uidemus ornatos, in quo quidem nos librorum magis quam ingenii carentiam defectumq[ue] culpamus* ».

⁶³ F. Pétrarque, *Lettres de la vieillesse*, Paris, Les Belles Lettres [Les classiques de l'Humanisme], 2002, p. 146.

BIBLIOGRAPHIE

- Storia della lingua italiana*, a cura di F. Bruni, Bologna, Il Mulino, 1994, cap. VI, « Gli umanisti e il volgare ».
- BALDASSARI, S. U. et SAIBER, A., *Images of Quattrocento Florence: Selected Writings in Literature, History and Art*, New Haven, Yale University Press, 2000.
- BARON, H., « La crisi del primo Rinascimento italiano », *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in humanistic and Political Literature*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1968, p. 217-263.
- BARTUSCHAT, J., *Les « Vies » de Dante, Pétrarque et Boccace en Italie (XIV^e-XV^e siècles). Contribution à l'histoire du genre biographique*, Ravenne, 2007.
- BERNARD-PRADELLE, L., *Leonardo Bruni. Histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, Champion, Paris, 2008.
- BILLANOVICH, G., « Petrarca e Cicerone », *Miscellanea Giovanni Mercati*, Città del Vaticano, 1946, vol. IV, p. 88-106.
- BOCCACE, G., *Vie de Dante Alighieri, poète florentin*, préface de J. Risset, traduction F. Reynard, Marseille, Via Valeriano, Paris, L. Scheer, 2002.
- CORTI, M., « De vulgari eloquentia di Dante Alighieri », *Letteratura italiana. Le Opere. Dalle origini al Cinquecento*, Turin, 1992, p. 187-209.
- DANTE, *Œuvres complètes*, Paris, Le Livre de Poche [La Pochotèque], Paris, 2002.
- DIONISOTTI, C., « Dante nel Quattrocento », *Atti del congresso internazionale di studi danteschi (20-27 Aprile 1965)*, I, Firenze, 1965, p. 333-378.
- Id.*, *Gli umanisti e il volgare fra Quattro e Cinquecento*, Firenze, Le Monnier, 1968.
- FAITHFULL, R. G., « The concept of living language in Cinquecento vernacular Philology », *The Modern Language Review*, 48, 1953, p. 278-292.
- FERGUSON, Ch. A., « Diglossia », *Word*, XV, 1959, p. 325-340.
- FORMENTIN, V., « La crisi linguistica del Quattrocento », *Storia della letteratura italiana*, diretta da E. Molato, III, *Il Quattrocento*, Roma, 1996, p. 159-210.
- FUBINI, R., « La coscienza del latino negli umanisti : *An latina lingua Romanorum esset peculiare idioma* », *Studi medievali*, s. III, 2, 1961, p. 505-550.
- GARIN, E., *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, 1952.
- Id.*, « Dante nel Rinascimento », *Rinascimento*, II s., 7, 1967, p. 3-28.
- GORNI, G., « Storia del Certame Coronario », *Rinascimento*, 12, 1972, p. 135-181.
- GUALDO ROSA, L., « Le lettere familiari di Leonardo Bruni : alcuni esempi della loro diffusione in Italia nel primo Quattrocento », *Per il Censimento dei codici dell'epistolario di Leonardo Bruni. Seminario internazionale di studi. Firenze, 30 ottobre 1987*, a cura di L. Gualdo Rosa e P. Viti, Roma 1991, p. 37- 53.
- GAETA, F., « Sull'idea di Roma nell'Umanesimo e nel Rinascimento », *Studi Romani*, 25, 1977, p. 169-186.
- GILSON, S., *Dante and the Renaissance Florence*, Cambridge University Press, 2006.
- LAURENS, P., Préface au *Décameron* de Boccace, Paris, 2006, p. 7-29 et dossier de P. & C. Laurens, p. 923-1038.
- MAZZOCO, A., *Linguistic theories in Dante and the Humanists*, Leiden, Brill, 1993.
- PAOLAZZI, C., « Petrarca, Boccaccio e il Trattatello in laude di Dante », *Studi danteschi*, 53-54, 1982, p. 165-249.

- PEROSA, A., *Le postille all' Institutio oratoria di Quintiliano*, Padova, 1996.
- Id.*, « Poggio Bracciolini contro L. Valla. Le *orationes in L. Vallam* », *Poggio Bracciolini : 180-1980, nel VI centenario della nascita*, Firenze, 1982, p. 137-161.
- PETROCCHI, G., *Vita di Dante*, Bari, Laterza, 1990.
- REGOLIOSI, M., *Aevum*, 1985, 59, p. 407-414.
- Ead.*, *Nel cantiere del Valla : elaborazione e montaggio delle Elegantiae*, Roma, 1993.
- RIZZO, S., *Il lessico filologico degli umanisti*, Roma, 1984.
- Ead.*, « Il dibattito umanistico sulla lingua parlata a Roma antica », *Ricerche sul latino umanistico*, vol. 1, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2002, p. 75-85.
- TAVONI, M., *Storia della lingua italiana, il Quattrocento*, Bologne, Il Mulino, 1992, p. 60-70 (« Il volgare nel Quattrocento »).
- Id.*, *Latino, grammatica, volgare, storia di una questione umanistica*, Padova, Antenore, 1984.
- VALLA, L., *Laurentii Vallae Antidotum in Facium*, ed. M. Regoliosi, Padova, 1981.
- VELLI, G., *Petrarca e Boccaccio, tradizione, memoria, scrittura*, Padova, Antenore, 1995.
- VILLANI, G., *Cronica*, Firenze, Margheri, 1863, IX, 36.
- VITALE, M., « Le origini del volgare nelle discussioni dei filologi del 400 », *Lingua nostra*, XIV, 1953, p. 64-69.